



CINÉMA

Terrence Malick, une certaine idée de la grâce

Par Elie Korchia

Bien que reparti bredouille du dernier festival de Cannes (à l'exception du Prix du jury œcuménique), Terrence Malick y aura fait toutefois son grand retour en compétition officielle - huit ans après avoir décroché la Palme d'or avec *The Tree of life* - grâce à une fresque lumineuse et crépusculaire qui a pour toile de fond un épisode méconnu de la Seconde guerre mondiale.

Loin de ses trois derniers films, aussi expérimentaux qu'erratiques, le cinéaste américain, qui vient de fêter ses 76 ans, revient en effet à ses fondamentaux, à savoir un sens aigu de l'art du portrait et un véritable don pour dépeindre la nature et les paysages.

Nous sommes ici en 1939 et alors que l'armée d'Adolf Hitler vient d'envahir son village des Alpes autrichiennes, un jeune paysan du nom de Franz Jägerstätter (August Diehl), dont la foi chrétienne et les convictions n'ont d'égaux que la détermination et l'obstination, va refuser de faire allégeance au régime nazi, au péril de sa vie et au détriment de sa famille.

Divisé en deux parties avec un souci de linéarité bienvenu chez le créateur d'*À la merveille* (2012), *Une vie cachée* nous dépeint tout d'abord avec un lyrisme débordant, la vie modeste et heureuse de Franz et son épouse Fani (Valérie Pachner), au sein de leur ferme où tout n'est que bonheur et harmonie.

La caméra de Malick filme ainsi, dans une lumière naturelle somptueuse, le quotidien de ce couple aimant qui moissonne les blés et s'adonne à l'éducation de leurs trois petites filles.

Mais à l'image de la première séquence du film, qui nous montre des extraits du Triomphe de la volonté de Leni Riefenstahl, l'ombre tentaculaire du régime hitlérien gagne du terrain et vient s'abattre sur le village de Radegund, où les habitants oscillent entre collaboration et renoncement.

Tous sauf Franz, qui va catégoriquement refuser de retourner sous les drapeaux, après une première expérience qui l'a amèrement marqué, et va faire valoir son statut d'objecteur de conscience, quitte à se retrouver devant un peloton d'exécution ou une guillotine.

Cinéaste des paradis perdus et d'une certaine idée de la grâce - 40 ans après les *Moissons du ciel*, qui lui avait valu le Prix du meilleur réalisateur au festival de Cannes 1979 - Malick ne pouvait qu'être attiré par l'émouvante destinée de cet homme qui préfère tout perdre, jusqu'à sa propre vie, plutôt que de trahir ses idéaux et sa foi chrétienne.

Et s'il ne fait pas mention dans son film de la béatification de ce martyr autrichien, qui eut lieu en 2007 à l'initiative de Benoît XVI, le réalisateur conclut d'une belle manière son métrage avec une citation de l'écrivaine britannique George Eliot qui, dans un ouvrage paru en 1872, rendait hommage à "ceux qui vécurent fidèlement une vie cachée et qui reposent dans des tombes que personne ne visite plus".

Souvent comparé à Stanley Kubrick (époque 2001, *l'Odyssée de l'espace*) ou à David Lynch (pour son côté novateur et surréaliste), Terrence Malick est à l'évidence un artiste complexe mais aussi très secret, qui aura mis 20 ans entre la sortie des *Moissons du ciel* et celle de *La ligne rouge*, un des sommets de son œuvre, qui a révolutionné le genre du film de guerre et remporté l'Ours d'or à la Berlinale 1999.

20 ans au cours desquels ce passionné de philosophie, spécialiste de Kierkegaard et de Heidegger, aura enseigné tout en approfondissant son regard sur l'art, quitte à ce qu'il en fasse parfois trop depuis et finisse par agacer son public.

On aurait ainsi apprécié qu'*Une vie cachée* soit moins long car raccourci d'une bonne demi-heure - sur les 3 heures que compte ce (trop) long métrage - le film aurait sans doute gagné en fluidité et en intensité.

Et nous n'avons toujours pas compris l'intérêt de faire parler les personnages allemands dans leur langue d'origine (sans sous-titres) alors que les autrichiens s'expriment en anglais...

Il n'en demeure pas moins qu'en dépit de ses excès et de sa lenteur exacerbée, ce 10ème film du réalisateur de *La balade sauvage* (1973), porté par une remarquable bande-son de James Newton Howard, s'affirme comme une œuvre majeure de Terrence Malick, éternel peintre de la nature et philosophe de la beauté.